

53. — FONTENAY-AUX-ROSES

Quand je repense maintenant à la façon dont je fis sa connaissance, je me rends bien compte que ce ne fut pas du tout un coup du hasard. Voici comment la chose arriva; à l'époque, je louais une chambre dans la rue B..., au quatrième étage, une chambre qui ouvrait sur l'extérieur par une fenêtre « en impasse »; je veux dire que cette fenêtre donnait sur une cour intérieure, enclose par une haute muraille qui me barrait la vue. Je ne voyais pas le fond de la cour, bien sûr, à moins de me pencher, et si je me penchais, je ne découvrais qu'un espace carré, aussi noirâtre que la paroi qui se dressait en face.

Si je regardais un peu vers le haut, en me tenant tout près du chambranle, je pouvais apercevoir une fenêtre aux vitres sales, sans rideaux et presque toujours close. Sur le rebord, il y avait un petit pot de fleurs; en été du moins, mais nous étions en été.

De toutes les fenêtres qui étaient parsemées sur le mur d'en face, comme les carreaux espacés d'une étoffe grise et sale, il n'y avait que celle-là qui eût des fleurs. Autre chose retenait encore mon attention; je me demandais pourquoi elle restait presque toujours fermée, alors que nous étions en pleine canicule; si jamais on l'entrouvrait, je ne pouvais jamais voir qui, et un des battants, celui qui était derrière le pot de fleurs, restait toujours clos. Il y avait enfin une dernière raison qui me poussait, vers la fin de l'après-midi, à observer cette fenêtre entrouverte; c'est que depuis plus de six mois que j'avais emménagé, j'entendais presque chaque jour, vers six heures du soir, quelqu'un jouer du piano. Un assez bon interprète, ma foi, et qui devait être en train d'étudier. Comme la chose était régulière, j'avais fini par ne plus y prêter trop attention, mais la musique m'avait plu dès le début et je l'avais, dans mon esprit, aussitôt rapprochée du pot de fleurs; pour quelle raison? Voilà ce que je ne saurais dire.

Je m'étais installé dans cette chambre en hiver, et c'est seulement lorsque l'été fut venu, quelques quatre mois plus tard, que je compris qu'effectivement elle « donnait à l'Ouest »; le matin où je voulus mettre au soleil mes vêtements chauds et ma couverture, je m'aperçus que ses rayons venaient en biais toucher la fenêtre au pot de fleurs, sur la paroi d'en face. En hiver, il n'était pour ainsi dire pas question de voir le soleil.

Ce soir-là, le ciel était resplendissant et l'on ressentait davantage sa solitude. Le quartier où j'habitais était un quartier bien tranquille et l'on se serait cru dans un village; dans les grandes métropoles, c'est généralement ce qui arrive, dans les quartiers où résident les classes moyennes; on est loin de l'animation des grands boulevards et il n'y a point non plus cette activité et cette saleté qu'on rencontre dans les quartiers ouvriers des zones industrielles.

Un atmosphère de village, voilà je crois ce qui m'avait attiré ici, outre le loyer, qui était raisonnable. J'aime le calme et je fuis la trop grande pauvreté. Je m'empresse d'ajouter que je sais trop bien quel est l'ennui de la vie à la campagne, pour aimer vivre dans un vrai village; car j'aime aussi l'animation, la turbulence des grandes cités et cette impression que personne ne vous y connaît et que vous n'y connaissez personne. C'est là selon moi qu'est la liberté véritable et, à cette époque, j'appréciais fort ce genre de liberté.

Il y a des moments bien sûr où cette atmosphère vous pèse; on a l'impression d'être tout à fait perdu au fond d'une campagne, une campagne sans poules qui gloussent, sans chiens qui aboient, sans feuillages qui crissent dans le vent. Rien que le silence de la grand-ville, dans la chaleur du soir; le silence et le visage fermé des autres hommes.

Maintenant que j'habite dans un vrai village, loin de toute ville, je réalise que si je désirais trouver ainsi la liberté, au cœur d'une animation urbaine, c'était surtout parce que j'avais peur de me sentir lié aux choses et aux hommes; je sais maintenant que c'était parce que je désirais fuir les responsabilités, parce que peut-être aussi j'étais incapable de les assumer. Libre !

Pourtant, ce soir-là, ce soir d'été, j'avais besoin d'une compagnie, quelqu'un avec qui sortir et parler; comme tous les autres qui se sentaient en vacance, qui allaient se promener dans les parcs, ou qui quittaient en bandes la ville, vers la forêt ou la campagne. Mon isolement ne me permettait pas d'en faire autant, et voilà pourquoi je regardais, avec un secret espoir, en direction de la fenêtre d'en face. Avec espoir, car le pot de fleur était toujours là, alors que si son propriétaire était parti passer les vacances ailleurs, il n'aurait pas manqué de le rentrer ou de le confier aux bons soins de quelque voisin.

C'était le soir, vers six heures, et je songeais que c'était l'heure où j'aurais dû entendre le piano; je me rappelais alors qu'il y avait déjà plusieurs jours que je ne l'avais pas entendu. Cette pensée accrût aussitôt ma tristesse; j'eus envie de sortir chercher un peu de bruit. Mais soudain la fenêtre s'ouvrit et j'aperçus... Angélique. Ce n'est bien sûr que plus tard que je sus son nom. Mince, pas très grande, jolie sans être belle, avec de longs cheveux noirs.

Son visage paraissait très pâle, maladif, peut-être parce qu'elle ne se fardait pas. Un instant, elle darda son regard dans ma direction, disparut dans la pièce et reparut avec un bol; elle arrosa sa fleur, et, quand ce fut fini, reporta les yeux vers moi. J'hésitais un moment, puis

avec deux doigts, j'imitais le geste de quelqu'un qui joue du piano. Elle me dévisagea de nouveau, hocha la tête et referma sa fenêtre. Mon cœur battit comme il n'avait jamais encore battu; je refermai aussi la mienne pour m'isoler dans mon silence, dans mes pensées; j'espérais qu'elle allait se mettre à jouer; mais non. Je me rappelais qu'elle avait sur les épaules une sorte de dessus de table; elle était sûrement malade pour s'embourichonner ainsi en plein été. Puis je sortis, à la recherche du bruit.

Le lendemain soir, je fis sa connaissance.

Quand j'eus fait son portrait à la concierge et dit qu'elle devait habiter au cinquième, celle-ci m'indiqua son nom et le numéro de sa chambre; elle en parlait comme d'une « existentialiste », sur un ton ironique où entraînait une pointe d'admiration. Ce qualificatif m'était d'ailleurs tout aussi bien destiné, car mon comportement extérieur, pouvait lui faire croire que j'en étais un également.

Des cheveux épais, coupés courts, une jeune barbe bien soignée; une chemise à carreaux, en tissus solide et peu salissant; d'origine et de profession incertaines; passant ses journées à bavarder, en buvant du café, la boisson la moins chère après l'eau pure, et qui réveille : tel l'existentialiste, un nom qu'on attribuait alors à nombre de jeunes, et qui était emprunté à une « philosophie », alors très à la mode à Paris, la cité où de tous temps, les doctrines se sont affrontées. Comme les autres jeunes à qui l'on donnait ce nom, je n'avais jamais étudié de très près la théorie de l'Existentialisme; mais, comme eux, j'approuvais l'idée de Sartre, selon laquelle toute la vie, le monde, la nature et l'homme lui-même sont absurdes, « sans causes et sans buts », si l'on veut résumer par une formule. Était-ce bien cela le fond de son enseignement, je ne saurais le dire, mais telle était en tout cas notre façon de le résumer. Nous étions intelligents et nous lisions beaucoup; or, quand à Paris on a une bonne éducation et une bonne cervelle, il n'y a pas de philosophie, ni de littérature, passée ou à venir, qui puisse vous résister; pour eux comme pour moi, c'était là une certitude et nous voulions passer notre vie entière à lire; et de fait, j'étais toujours dans les livres, persuadé qu'il n'y avait rien de plus beau. Le reste du temps était pour le plaisir; si l'on voulait se sentir vivre, vivre avec son corps, sentir qu'on avait des muscles, qu'on était fait de chair et d'os, avec des poumons et du souffle, il n'y avait qu'à danser, discuter, disputer, ou faire l'amour. Que fallait-il faire encore? Si l'on avait de l'argent, on pouvait aller au spectacle, observer la vie, la vie qui se déroulait sur les planches des théâtres et de l'opéra, ou encore sur l'écran des cinémas. C'était une méthode plus facile que la lecture. On travaillait aussi pour pouvoir vivre, mais juste ce qu'il fallait. Sacrifier le moins de temps possible à son ventre. Nous cherchions à réaliser l'idéal suprême : réduire le travail du corps et multiplier les occasions de vivre pour la culture, l'art, la littérature, multiplier les occasions de penser, de penser à l'homme, aux hommes et au secret qui réside en chacun d'eux, de penser et encore de penser... Et pour alimenter cette recherche, aller

voir l'anatomie de la vie, disséquée au théâtre. Lire demandait déjà un effort, mais apprécier une tranche de vie sur les planches exigeait qu'on se réfère à son expérience personnelle. L'aventure qui consistait à aller coloniser les sauvages était terminée, elle avait été remplacée par celle qui consistait à faire la guerre à ceux qui, comme nous en Indochine, réclamaient leur liberté, leur indépendance. Il n'y avait plus non plus de continents nouveaux à découvrir, et la recherche scientifique n'était pas accessible à tout le monde. Il n'y avait plus beaucoup de Monts Everest à vaincre, ni plus guère de *terra incognita* à cartographier, fût-ce aux pôles ou en plein océan. Dans la mer, sur terre comme dans l'atmosphère, il ne restait plus guère de plantes ou d'animaux à inventorier. Toutes les activités étaient devenues si limitées qu'il n'était plus besoin que de quelques spécialistes pour poursuivre. Il ne restait plus que le monde de la pensée et de la philosophie à pouvoir être encore investigué, dans un esprit de liberté et d'égalité, qui réunirait tous les penseurs et les philosophes qui l'avaient créé; dans la liberté de leur propre cellule ou dans celle de séminaires restreints, où l'on pouvait discuter sur un pied d'égalité avec les philosophes et les poètes. Était-ce de notre faute, si les occasions de participer à la recherche se raréfiaient, au point que nous nous sentions disponibles ?

« Disponibles », telle est l'expression qui me vient à l'esprit. Disponibles, c'est-à-dire plus que désœuvrés, culturellement disponibles; et, comme on sait, la culture marque de son empreinte tous les gestes de la vie, l'ongle que l'on coupe, comme la réflexion sur l'au-delà et l'analyse psychologique de son semblable.

Mais ce mot de « disponible » ne me vient en tête qu'à présent, maintenant que je vis tranquille dans mon village, loin de Paris.

En montant l'escalier qui menait à la chambre d'Angélique — l'ascenseur était en panne — je me sentais un peu déçu; je n'avais guère envie en cet instant, de rencontrer quoi que ce fût qui me rappelât la jeunesse existentialiste. D'abord, je ne pensais pas que tous ces jeunes se considérassent comme réellement « disponibles », et puis j'avais horreur de ces gens qui les condamnaient, en prenant un malin plaisir à les regarder, tout comme j'avais horreur de ces touristes américains et de ces provinciaux, pieux à souhait, qui viennent à Paris pour se trouver des filles et s'en retournent en maudissant la ville de perdition.

Je montais pourtant l'escalier. J'avais besoin d'Angélique, comme on peut avoir besoin d'une personne avec qui parler et à qui ordonner de se taire.

Lorsqu'elle m'eut ouvert et m'eut dit d'entrer, elle eut un sourire, le sourire d'une jeune fille plus âgée qui reçoit un gamin qui s'est amouraché d'elle. « Elle y va tout de même un peu fort ! » pensai-je.

Après que nous eûmes fait connaissance et qu'elle m'eût posé diverses questions sur ma chambre et mon travail, elle ne put pas faire autre chose que de se mettre à son piano. Mais un moment seulement. Elle fut prise d'une quinte de toux. Poitrinaire; je m'en étais douté, en voyant son visage blême sous la lampe.

« Je vais bientôt mourir », dit-elle, et elle alluma une cigarette, sans m'en offrir. C'est certain, pensai-je, si elle continue à fumer comme ça. Tout son comportement était celui que l'on prête généralement aux Parisiennes émancipées. Et elle le savait; elle jouait un rôle, sachant qu'il y avait un public. Je l'invitai à sortir prendre un café.

« Je tousse », dit-elle; mais elle finit par accepter et nous partîmes.

Elle me parla d'elle, naturellement. C'était la fille d'un petit commerçant et elle avait eu de grandes ambitions; elle avait pensé devenir une grande pianiste. Elle était de Milan; une Italienne. Je ne lui posais pas de questions plus précises et nous restâmes à réfléchir, disponibles...

Il nous arrivait souvent de sortir ainsi ensemble, et je m'aperçus que comme beaucoup d'autres jeunes, elle ne manquait pas de caractère; on pouvait dire qu'elle avait de la personnalité, presque trop même, une personnalité que son faible corps ne pouvait pas assumer. Quand l'âme est trop forte et le corps affaibli par le manque de vitamines, de soleil et d'air pur, la tuberculose se déclare bien souvent. Pourquoi n'allait-elle pas retrouver l'Italie et ses collines de lumière? « Il vient un moment, me répondit-elle, sur un ton tragique, où il n'y a plus de retour possible »; et il me vint comme une envie d'en savoir davantage...

Pourtant, j'eus beau développer tous mes artifices oratoires, je ne parvins à en apprendre davantage que sur ses idées; rien sur son expérience de la vie; je finis par penser que peut-être elle n'en avait guère. Ceux qui ne vivent que d'illusions finissent par avoir une âme compliquée.

Il ne peut y avoir de véritable expérience que pour la personne, c'est-à-dire l'« ego », qui accepta la rencontre avec l'autre, avec la vie. Si cette rencontre n'a pas lieu, que ce soit par le biais de l'amour, de la responsabilité ou même de l'animosité, on ne peut parler de « personne ». Pouvait-on dire qu'Angélique en était une?

Je pensais à tout cela au fur et à mesure des rencontres que j'avais avec elle.

Je finis par apprendre qu'Angélique n'était pas son vrai nom. Elle ne l'avait adopté que parce qu'elle se sentait près de mourir, près d'atteindre le ciel, comme elle disait, sans y croire et comme pour se moquer. Je n'eus pas envie de savoir quel était son véritable nom.

Je lui demandai si elle croyait au paradis, comme j'aurais pu lui demander autre chose. « Oui, me répondit-elle, mais il n'y a pas d'enfer », et elle avait l'air de le regretter. Elle croyait aussi dans l'existence de Dieu et donnait ce bref commentaire : « Comment expliquer sinon que les pommes aient cette forme ? »

Elle se tut un moment, me jeta un regard de côté, puis ajouta : « Il ne saurait y avoir de ciel où nous ne pourrions pas retourner. Il n'y a pas de paradis perdu ! »

Son état de santé, et aussi l'automne qui approchait, la portaient naturellement à des pensées funèbres. Les feuillages jaunissaient, se recroquevillaient et tombaient; l'eau de pluie sur l'asphalte évoquait

déjà le verglas de l'hiver. Et je souriais, sans chercher à retenir ce sourire : « Comment expliquer que les pommes aient cette forme et qu'Angélique soit Angélique ? »

Un jour, au petit matin, alors que nous revenions de danser et de boire, elle m'entraîna vers une église toute proche. Et elle y fit une véritable prière; on aurait dit qu'elle souhaitait que je la regarde en train de prier; elle me laissa près de l'entrée et alla s'agenouiller près du chœur. Puis nous repartîmes.

Les arbres étaient déjà complètement dénudés; je lui donnais le bras et nous avançons sur les quais, dans le froid cinglant du matin. Elle se remit à tousser :

« Le paradis, c'est l'inconscience, dit-elle, l'enfer c'est quand on prie dans une église, comme tout à l'heure...

» L'homme n'est conscient qu'un temps; l'inconscience, il ne l'atteint que dans la mort, ou vers la fin de sa vie, quand il est seul et que son corps et son sang n'exigent plus rien. Quand tu sentiras l'âge venir, retire-toi à la campagne ! »

Je ne fis pas de commentaire; j'étais un peu excédé et j'avais envie d'aller dormir.

« Pour tous il y a une fin; c'est la mort; la mort en Dieu. Si tu as le temps de la voir venir, retire-toi dans un village tranquille, un village où il y a des arbres et de la lumière. »

J'étais habitué à ce genre de discours et ils ne me touchaient plus; au contraire même, ils me faisaient goûter davantage le charme du ciel matinal; une immensité bleue, plus vaste que tout le bonheur et l'espoir qu'un cœur peut concevoir.

Je cessais de sourire car elle toussait à nouveau. « Quand tu seras au paradis, me dit-elle, n'oublie pas l'amour, surtout ne l'oublie pas; il n'y a pas de vrai paradis sans amour. »

Quand je voulus la revoir quelques jours plus tard, la concierge m'apprit qu'elle était morte. Je fus bouleversé. Elle ne s'était pas suicidée. Non. Comme j'avais pu le remarquer depuis le début, elle crachait trop de sang. Son corps ? On l'avait déjà emmené. Où ? Impossible de savoir. La concierge ferma sa porte; Angélique était bien morte.

A quelque temps de là je reçus une lettre qui venait de Fontenay-aux-Roses. Un beau nom, le nom d'un village près de Paris. Un village avec des collines. Tranquille. Le genre de village où je pouvais penser à m'établir, sur le tard. J'y étais déjà allé une fois, en hiver, quand il neigeait et que tout était enveloppé de blanc. Tout cela me revint à l'esprit, au moment où j'ouvris la lettre.

On m'y proposait une chambre à louer. Le ton était engageant. La chambre n'était pas très grande mais on espérait qu'elle me conviendrait. La lettre était courte. Qui l'avait écrite ? La signature n'était pas lisible. L'écriture était celle d'une femme.

Ce n'était pas précisément à cause de la mort d'Angélique, mais il se trouvait que j'avais envie de déménager. Je pouvais toujours essayer,

un mois ou deux; et puis je me rappelais de ce qu'elle m'avait dit; je me sentais un peu triste malgré tout.

Avant de m'en aller, je regardai une dernière fois en direction de la fenêtre. Le pot de fleur avait disparu et il y avait maintenant un rideau, un rideau blanc, très propre.

Et je partis pour Fontenay-aux-Roses. En cette saison de transition, j'eus l'impression que ce village était encore plus beau. Ce n'était bien sûr qu'un village très ordinaire; si l'on n'avait pas de raison spéciale de s'y intéresser, si on le considérait en étranger, comme un de ces villages qui défilent devant la fenêtre d'un compartiment de chemin de fer, il n'avait rien de plus que les autres. On pouvait s'imaginer que quelque grand homme avait aimé à s'y retirer jadis, comme racontent souvent les biographies; mais on pouvait aussi n'y voir qu'un village banal, où l'on n'entendait que le grincement des charrettes, le gloussissement des poules, le jappement des chiens et, à heures fixes, le bruit des trains qui vont et viennent, invisibles, derrière la colline.

C'est à tout cela que je pensais en y pénétrant avec ma valise à la main. Mes impressions se trouvèrent confirmées, lorsque je fus devant la maison dont parlait la lettre. Une maison isolée, avec un étage, sur le versant d'une colline d'où l'on avait une très belle vue sur Paris. La maison et le jardin, mal entretenus, paraissaient déserts. Personne d'autre n'y habitait que la vieille femme qui m'ouvrit la porte. Si l'on cherchait le calme et la solitude, il n'y avait pas de meilleur endroit... et je regardais derrière moi en direction de Paris.

Les premiers mots qu'elle prononça en me prenant avec empressement mon bagage des mains, me firent sursauter. Je me souviens encore du choc qu'ils me firent : « Je suis la maman d'Angélique; soyez le bienvenu... Vous étiez son ami, n'est-ce pas ? elle me parlait toujours de vous... »

La mère d'Angélique ! l'Italie !...

Quand nous fûmes à table, elle se mit à raconter. Elle adorait raconter, comme sa fille. J'appris beaucoup de choses sur l'histoire de leur famille. Ils étaient Français, natifs de Fontenay-aux-Roses. Le père d'Angélique avait fait de la résistance et il avait été tué par les nazis. Son seul frère était en prison depuis dix ans, condamné à vie pour collaboration avec les Allemands.

« Angélique vous a peut-être déjà raconté qu'elle voulait devenir docteur, phtisiologue... Comme elle était déjà malade, elle n'a pu obtenir la bourse qu'elle espérait; alors elle s'est mise au piano; d'ailleurs il y a déjà trop de docteurs...

— Elle jouait très bien, dis-je, peut-être pour lui faire plaisir, c'était une artiste...

— Sans doute, voulez-vous voir sa tombe ?

— Demain... quand il fera jour... », répondis-je, et je me demandais comment Angélique avait pu me faire croire à tant de mensonges. Si elle m'avait dit qu'elle était Mexicaine, je crois que je l'aurais cru tout aussi bien...

Tout ce qu'elle m'avait dit sur la mort et sur le paradis, je ne sais pourquoi, mais je l'avais pris pour argent comptant.

Le lendemain, la vieille femme oublia qu'elle devait me montrer sa tombe et j'en fus bien content. Je n'avais aucune envie d'aller la voir. Et quand elle m'eut dit qu'Angélique avait été enterrée à proximité de la maison, je ne la cherchai pas davantage et me contentai de lui dire que j'y étais allé.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi sans que je m'y rende.

Au printemps suivant, quand les arbres se couvrirent de fleurs, je la regardai de ma fenêtre ; en même temps que Paris dont la masse se profilait dans le lointain. J'eus alors l'impression d'entendre Angélique me chuchoter à l'oreille : « Il n'y a pas de vrai paradis sans amour... »

Il y a maintenant trois ans que j'habite à Fontenay-aux-Roses.



XXXVII. — D.A. SOMAD

D. A. Somad est né le 9 mai 1920, à Djakarta. En 1937, il achève ses études secondaires (MULO) et commence à travailler comme employé de banque. Il est à Djakarta durant l'occupation japonaise, puis à Djogdjakarta pendant la Révolution. En 1954, il travaille dans une maison d'importation.

Il est l'auteur de quelques *tjerpén* parues dans *Patriot* (à Djogdja), *Warta Indonésia*, *Siasat* et surtout *Kisah* (année 1953, n^{os} 3 et 5; année 1954, n^{os} 1, 3 et 7). En 1962, il publie encore une nouvelle : « Mon maître » (*Guruku*) dans *Sastra* (II, 1962, n^o 4, p. 26).

La nouvelle retenue ici, *Berliku-liku djalan ke sorga*, est parue dans le n^o 1 de *Kisah* II, 1954, p. 9; elle conte la mésaventure d'un malheureux musulman qui, après avoir longtemps économisé pour pouvoir faire son pèlerinage, se voit refuser l'autorisation de partir pour la Terre Sainte; le problème des « devises » oblige les autorités à instituer un *numerus clausus* et le pauvre homme ignore les « moyens » de se faire accepter.



